

## NOTES ÉTRUSQUES

### I

#### LA TABLETTE D'IVOIRE DE CARTHAGE

En dehors des bandelettes de la momie — qui n'appartiennent pas à l'épigraphie —, et de la stèle de Lemnos — qui n'est pas étrusque au sens strict —, la seule inscription étrusque qui ne provienne pas d'Italie est celle que porte une tablette d'ivoire trouvée à Carthage. Ce petit monument ne paraît connu des étruscologues que de seconde main. On ne le voit nulle part cité ni utilisé, mais seulement mentionné çà et là dans le recensement des textes étrusques. Sur son contenu, il se perpétue une erreur que l'autorité de ceux qui la répètent risque d'accréditer longtemps encore. Il y a intérêt à mettre la question au point en réunissant ici les données principales d'une documentation généralement ignorée.

G. Herbig a donné cet objet pour « ein Elfenbeintäfelchen an Melkarth aus Karthago » (1) et P. Ducati parle aussi de « una dedica etrusca al dio fenicio Melkart » (2). C'est bien ainsi en effet que le premier éditeur, Bréal, avait compris l'inscription, quand il l'a publiée en 1899. Il en donnait la lecture suivante : *mi pui Melkarth aviekl k q...na* où il pensait reconnaître, à côté de la « préposition » *pui*, le nom du dieu Melkarth, suivi de *aviekl* qu'il expliquait par « sacer » d'après l'ombrien (3). Le tout représentait pour lui une dédicace au dieu carthaginois. La même année, E. Lattes reproduisait ce texte avec un plus ample commentaire, mais sans rien changer à la transcription de Bréal, la principale innovation consistant à rapprocher *pui* de *puia* « épouse » et à

---

(1) HERBIG, in EBERT's *Reallex.*, III, s. v. Etrusker, p. 144 a.

(2) DUCATI, *Etruria antica*, I, p. 64 fin.

(3) BRÉAL, *Journ. des Savants*, 1899, p. 63-66.

dissserter sur la qualité de « femme de Melkarth » que l'offrante se donnerait (1). Voilà probablement la source de l'information qui est encore reproduite. Mais dès 1899, J. Martha, aidé d'une photographie et des observations faites sur l'original par R. Cagnat, avait corrigé sur deux points importants la lecture de Bréal en montrant que la 6<sup>e</sup> lettre était *n*, non *m*, et que la 14<sup>e</sup> était *z*, non *v* (2). En 1900 le texte corrigé était édité, avec l'historique de la recherche, dans le catalogue du musée de Carthage, auquel nous empruntons la reproduction ci-contre, p. 247 (3).

La tablette a été découverte en 1898 dans la nécropole voisine de Sainte-Monique. Elle mesure 0m,095 de long sur 0m,043 de large. Destinée vraisemblablement à servir de pendentif ou d'amulette, elle est percée d'un trou en son milieu. Sur une face, on voit un sanglier accroupi; sur l'autre, en renversant l'objet, une inscription gravée de droite à gauche et dont les dernières lettres, assez endommagées, se poursuivent sur le bord latéral. Les seize premières lettres sont parfaitement lisibles :

*mi puinelkarθazie : k z φ . . na*, ce qui est à couper  
*mi puinel karθazie* (le reste très incertain) (4)

Il n'y a donc ni *aviekl* ni *melkarθ* et l'interprétation fantaisiste de Bréal et de Lattes reposait sur un déchiffrement inexact. Il s'agit de la formule banale, connue par d'innombrables exemples, et indiquant par *mi* suivi d'un nom au génitif, soit que l'objet appartient à telle personne, ce qui paraît ici aussi le plus vraisemblable, soit que l'objet a été donné à tel personne (avec emploi du génitif pour le datif), si la fin du texte contenait le nom du donateur; la lecture incertaine des dernières lettres empêche de trancher.

Le génitif *puinel*, qui à ma connaissance ne se rencontre pas ailleurs, doit évidemment se comparer à *puina*, *puinei*, *puine* de la lamelle de Volaterrae (*CIE*, 52 a 2, 7, b 5), *puinei* (*CIE*, 160

(1) LATTES, *Di una iscrizione etrusca trovata a Cartagine* in *Rendiconti del R. Ist. Lomb.*, 1899, p. 659-670.

(2) MARTHA, *Bull. de la Soc. Nat. des Antiquaires*, 1899, p. 185-189.

(3) Musées et Collections archéologiques de l'Algérie et de la Tunisie. *Musée Lavignerie de St-Louis de Carthage*. Collection des Pères-Blancs formée par le R. P. DELATTRE, I, 1900, p. 192-193 et pl. XXVIII, n. 4 et 5.

(4) Cagnat lisait « un *k* (probable), un *s* (z) certain; enfin *φ.na* », d'après la notice du Musée.

Volat.), cfr. Poena Aper (*CIL*, XI, 1749 Volat.), Poenius (Tac. Ann. XIV 37). Schulze, *ZGLE*, p. 89 écarte avec raison tout rapprochement avec les Poeni; la présence de *puinel* à Carthage n'y change rien, du fait que *-na* est ici suffixal: *Poedius* et *Puilia* (*saxa*) montrent le même radical, qui se retrouve dans le nom falisque *Puiellio* (1). Si le nom n'est pas inédit, la forme du génitif a un aspect insolite. Deux possibilités sont à considérer pour



A



B

*puinel*, dont le *l* est sûr, ce qui exclut une altération graphique de *puinei*. Il pourrait s'agir d'un génitif en *-l* conformé à *puinei*. Plus probablement nous sommes en présence d'un flottement entre *a* et *e* comme il s'en présente en syllabe inaccentuée: *puinel* sera à *puina* comme *afunes* (gén.) à *afuna*, ou *ramθes-c* à *ramθas* (2).

(1) *CIL* II, 2, 235 (cf. STOLTE, *Glotta*, XVI, 1928, p. 296).

(2) Cfr. CORTSEN, *Stands- und Beamtentitel*, p. 71; GOLDMANN, *Beitr.*, I, p. 12 et n. 4.

La nouveauté la plus intéressante est fournie par *karthazie*, qui, accolé à *puinel*, et vu la provenance de l'objet, signifie indubitablement « carthaginois ». La finale ne porte pas de marque casuelle, mais on sait que fréquemment la désinence du génitif n'est pas exprimée, surtout quand, dans un groupe nominal, un autre nom en est déjà pourvu (1). Cet ethnique suppose un nom de la ville qui diffère tant de lat. *Carthāgo*, que de gr. Καρχηδών. Si la forme étrusque du nom de Carthage avait été prise au latin (ce qui serait déjà historiquement improbable), il faudrait que la sifflante étrusque *z* servît à transcrire une gutturale. On ne connaît qu'un fait de ce genre: *fulnise*: Πολυνείκης, sur une gemme (2). Mais cette transcription exceptionnelle ne suffit pas à poser une règle de correspondance. Une gutturale étrangère, sonore ou sourde, est toujours rendue en étrusque par *k*: les exemples contraires qu'on donnait jadis proviennent tous de lectures ou d'identifications erronées (3). Même pour Πολυνείκης, la forme normale est *fulnice*, *pulu(t)nice*. Il faut donc que l'original ait contenu un phonème susceptible d'aboutir en étrusque à *z*. Les transcriptions du grec montrent que étr. *z* est employé normalement pour rendre gr. δ palatalisé par ι, par exemple *ziunithē*, *zimuθē* = Διομήδης ou *arhaza* CIE 4327 = Ἀρκάδια; *arhaze* Fabr. 2412 = Ἀρκάδιος (4). Le dérivé *karthazie*, qui en transcription latine donnerait approximativement \**Carthadius*, suppose donc un nom de Carthage à dentale finale tel que \**Carthad-*. C'est là précisément la forme que nous a transmise Solin, d'après Caton: « urbem istam, ut Cato in oratione senatoria autumat, cum rex Iapon rerum in Libya potiretur, Elissa mulier extruxit domo Phoenix et *Carthadam* dixit, quod Phoenicum ore exprimit Civitatem Novam » (5). Notre *karthazie* repose donc sur une forme analogue à *Carthada*, laquelle à son tour reproduit, plus fidèlement que lat. *Carthāgo*, la dentale du nom phénicien *q r t h d s t* « ville neuve ». Il est à présumer que *q r t h d s t* a subi des adaptations différentes en grec, en étrusque et en latin, qui toutes laissaient tomber la finale *-st*. On a eu d'une part *kari(h)ad-* > *Carthada*, *karthazie*; de l'au-

(1) V. en dernier lieu GOLDMANN, *Beitr.*, II, p. 15 et n. 9 avec la bibliographie citée.

(2) *CII*, suppl. I, 463.

(3) FIESEL, *Namen des griech. Mythos*, p. 123, n. 217.

(4) CORTSEN, *Lyd og Skrift i Etr.*, p. 170.

(5) Solin., 27, 10. Cfr. Serv. *ad Aen.*, I, 366 et Isid. *Orig.* XV, I, 30.

tre *kart(a)ha(d)*- > *Carthago*, où le latin semble avoir usé de -g- pour rendre *h*; enfin *kart(t) had*- d'où gr. Καρχηδών.

L'antiquité des relations entre l'Etrurie et Carthage était assurée tant par des preuves archéologiques que par l'assertion d'Aristote sur les traités commerciaux qui unissaient les deux pays (1). L'intérêt de cette petite inscription est d'illustrer ces rapports par le témoignage d'un Etrusque qui se déclarait lui-même Carthaginois. Ceci, avec le nom étrusque de Carthage, vaut bien qu'on rejette au néant le prétendu Melkarth.

## II

### LA DÉESSE ALTRIA

Un miroir étrusque chez Gerhard, *Etr. Spieg.*, I, pl. 188, représente une scène où l'on a justement reconnu une version du jugement de Paris (2). Entre Euturpa et Thalna vêtues apparaît une divinité que la suscription nomme *Altria*, nue, parée d'un collier. En face d'elles se tient Alexandre. Aux trois divinités de la fable grecque répondent donc *Altria*, qui tient la place d'Aphrodite, et deux Horai, *Euturpa* et *Thalna*, remplaçant Athena et Hera. Aucun autre monument ne faisant mention de ce nom, les interprètes l'ont laissé à son isolement, à l'exception de Corssen, qui, conséquent dans le parti-pris, été trop heureux d'y voir un féminin de lat. *altor* (3). On voudrait montrer que, moyennant un rapprochement, il éclaire un problème de morphologie de solution encore incertaine par manque de données.

On doit penser à une scène analogue figurée sur une ciste prénestine. Celle-ci est décrite dans *CIL*, I, 1501 = I<sup>2</sup>, 566 (4). Le héros *Alixent(er)* fait face à un groupe de trois déesses : *Ateleta* (Atalante), *Felena* (Helene) et, entre elles, la figure principale, « columellae innixa femina nuda, cui obscurum nomen ALSIR adscriptum, calceis induta, armillis et collari ornata; sinistra folium gerere videtur » (Lommatzsch, ad *CIL*, I, 566). La similitude des épisodes, le même rôle et la même parure caractérisant

(1) Aristote, *Polit.* III, 5 et KÖRTE, *Realencycl.*, s. v. Etrusker, col. 756.

(2) GERHARD, ad loc.; TÜRK, *Myth. Lex.*, s. v. Paris, col. 1628.

(3) CORSSSEN, *Spr. der Etr.*, I, p. 376.

(4) Cfr. STEUDING, *Myth. Lex.*, I, 259; AUST, *Realencycl.*, I, 1639.

le personnage central ne permettent pas de douter que les graveurs étrusque et prénestin aient eu l'un et l'autre en vue la légende célèbre. Par suite, *Alsir* de la ciste prénestine et *Altria* du miroir étrusque sont le même nom.

De son côté *Alsir* n'avait pas reçu d'explication. Lommatzsch a rappelé *Ašira* chez Corssen, *Spr. der Etr.*, I, p. 368 qui renvoie à Gerhard, *Sp.*, IV, 113, pl. CCCLX: ce miroir montre une divinité (?) *Ašira* brandissant une hache double derrière un groupe de trois personnages délibérants; scène obscure, qui n'a pas plus de rapport avec le jugement de Paris que le nom et l'apparence d'*Ašira* n'ent ont avec ceux d'*Alsir*. Deecke a cité *Alsir* à propos de Fabr. 1603 *au hanhinal se alsrial* (1). La révision de cette inscription dans *CIE* 3404 a donné la possibilité de lire, comme Deecke l'avait conjecturé, *au hanqna se* au début; *hanqna* sera alors identique à *hamqna*, *hamqniat* = Campanus, Campanius. Le nom de la mère pourrait être lu, d'après Pauli, *alesial*, surtout si cette inscription est identique à *CIE* 3405 (Fabr. 1767) *au sentinate alesial* dont l'original est apparemment perdu. De toute manière la comparaison de ce nom hypothétique avec *Alsir* ne se soutient pas.

L'équivalence *Alsir/Altria* met en relief dans la finale une discordance qui est réductible à un parallèle connu. *Altria* diffère de *Alsir* par l'addition du suffixe *-ia* à un radical qui, noté à la manière étrusque, serait *\*Alzr* ou *\*Alsr*. Ces trois formes *\*Alzr*, *\*Alsr*, *Alsir* se comparent exactement à *Axvizr*, *Axvisr*, *Acavisser* (2). L'amuissement de la voyelle de la dernière syllabe mettait en contact *s* et *r* et a produit la notation *-zr* (*-sr*) = *-tsr*. On sait d'ailleurs que *z* alterne souvent avec *s* même pour rendre une sifflante ordinaire; ainsi *zarapiu* = Σεραπίων, ou les doublets *zauturia* *CIE*, 4302 et *sauturines*, 4159; *zemnal*, 2280 et *semni*, 591; *zerturi*, 4355 et *serturi*, 486, 487, etc. (3). À côté de *Alsir*, on attend normalement une graphie *\*Alzr*, *\*Alsr* dont un doublet en *-ia*, *\*Alzria* (*\*Alsria*), a été dissimilé en *Altria*. C'est donc *Alsir* qui doit passer pour la forme la plus ancienne, conservée à Preneste où les influences étrusques se sont fortement marquées (4), tandis que la forme étrusque indigène *Altria* atteste par hasard une variante

(1) DEECKE, *Etr. Forsch.*, III, p. 23.

(2) Cf. *St. Etr.*, III, p. 250.

(3) Sur la valeur de *z*, cfr. CORTSEN, *Lyd og Skrift i Etr.*, p. 186 sq.

(4) Cfr. ERNOUT, *MSL*, XIII, p. 314.

d'aspect plus récent. Selon toute apparence, nous avons dans *Alsir* (*Altria*) le nom exclusivement indigène d'une divinité qui s'est substituée à l'Aphrodite de la fable grecque. On ne peut dire jusqu'à quel point *Altria* tenait le rôle d'Aphrodite, ni s'il s'agit de quelque nom préhellénique perdu en Grèce. L'onomastique grecque n'offre aucun nom qui rappelle celui-ci. Il y a peu de chances également que *Alsir* doive être rapproché de *Alsium*, Ἄλσιον, oppidum étrusque (Den. Halic., I, 20; Ptol. III, 1; Vell. I, 14, aujourd'hui Palo), qui a donné le gentilice *Alsius*. Jusqu'à preuve du contraire, on y doit voir une dénomination locale sans attache étrangère.

Depuis l'étude de Mme Fiesel, on sait que la différenciation morphologique du masculin et du féminin s'est opérée progressivement dans l'onomastique personnelle étrusque à partir d'un état indifférent au genre, et que les noms se sont « sexualisés » par l'affectation de finales caractéristiques, *-ia* en particulier, aux noms féminins, soit gentilices (*atinatia*, *nuštia*, *raufia*), soit prénoms (*arnθia*, *caia*, *fastia*, *larθia*) (1). Il arrive même que des noms mythiques grecs aient reçu cette finale *-ia* dans leur adaptation étrusque: *elinaia* (Helene), *evrθia* (Eumorphia?), *ermania* (Hermione). Mais Mme Fiesel affirme que les noms divins en *-ia* ne manifestent par leur finale aucune marque de genre et conviennent à l'un ou à l'autre sexe; cfr. *tinia*, le Jupiter étrusque. Elle conclut « dass die Morphologie der Götternamen keine Endung *-ia* von ausschliesslich oder nur hervortretend weiblichem Charakter erkennen lässt » (2). Or la comparaison de *Altria* et de *Alsir* ne permet plus d'excepter de cette tendance les noms de dieux. *Altria* prouve bien dans un nom divin, féminin et indigène, l'emploi de *-ia* pour indiquer la « motion ». La coexistence des deux formes ne peut s'expliquer autrement que par une féminisation de *Alsir* au moyen d'un suffixe primitivement commun aux deux genres (*tinia* en fait foi), mais pourvu très tôt d'une fonction différentielle.

Ce premier exemple établi, il devient au moins vraisemblable qu'on en possède un second dans l'équivalent de Ψυχή: *hinθia*, *hinθial*, avec les formes plus récentes *hinθa*, *hinθiu*, *hinθu*. Ce doit être un féminin véritable, qui désigne un principe conçu comme sexué, que ce fût l'âme ou sa personnification. Bien moins certains

(1) FIESEL, *Gramm. Geschl.*, p. 64, 110.

(2) *Op. cit.*, p. 18.

sont *cuparia* et *esia* dont l'identification et même (pour *esia*) la lecture restent mal assurées. Mais le principe de l'utilisation de *-ia* comme indice de féminin doit être reconnu même dans des noms divins que rien jusqu'à présent ne fait considérer comme empruntés.

### III

#### LE SUFFIXE *-umn-*

La tâche de déterminer le sens d'un suffixe demeurera probablement longtemps une des plus difficiles et hasardeuses que propose l'étruscologie, car à l'incertitude qui enveloppe encore le sens de beaucoup des radicaux suffixés, s'ajoutent une indifférence au moins apparente dans le choix de suffixes pareils pour une fonction différente, et aussi l'identité d'usage de suffixes variés (1). Pour ne prendre qu'un exemple, le suffixe *-ac*, *aχ* paraît avoir dans *rumax* le sens de lat. (*Rom*)-*anus*. Mais dans *front-ac* « fulguriator », il forme un nom d'agent. En outre, il alterne — librement, semble-t-il — avec *-aθ* dans les formes exactement synonymes du titre *zilaχ*, *zilaθ*. D'autre part les suffixes se présentent souvent sous une forme complexe que les altérations phonétiques ou les insuffisances graphiques dissimulent plus d'une fois. C'est une raison suffisante pour que, si par hasard le suffixe apparaît avec une fonction précise, on l'étudie avec d'autant plus de soin. A cet égard, *-umn-* forme un cas privilégié. Il a constitué une classe relativement abondante de gentilices tant en étrusque que dans l'onomastique étrusco-latine, et il autorise une série de comparaisons assez étendues qui s'étendent à plusieurs régions de la Méditerranée orientale. Le groupement des principaux exemples pourra ainsi dessiner une relation de parenté qui s'appuie sur une analogie morphologique et fonctionnelle.

Ce suffixe se laisse clairement isoler dans étr. *rest-umn-ei* ou dans étr. lat. *Pic-umn-us*. Mais diverses circonstances contribuent à en obscurcir l'aspect. Il peut parfois s'agir d'une simple graphie incomplète. Ainsi *sehtmnal* (CIE, 4098) ne retrouve sa clarté que rapproché de *setumnei*, 1459. Ou encore une voyelle d'anaptyxe dissocie *m* et *n* : à côte de *setumnei*, *sehtmnal*, on a *setmanal*

(1) Voir en ce sens CORTSEN, *Symb. gramm. Danielsson*, 1932, p. 44 et n. 1.



(CIE, 2777). On observe également un flottement entre *i* et *u* dans la voyelle du suffixe, mais seulement en étrusque, la forme latine gardant *u*. En face de *velimna*, le latin offre *Volumnus* (-*ius*) comme dans le bilingue de Pérouse (CIL, I<sup>2</sup>, 2037) *pup. velimna au cahatial*, traduit par « P. Voluminus A. F. Violens Cafatia natus ». De même *ultimna* et *Voltumnus*.

Mais la principale anomalie — encore inexpiquée — consiste dans la présence d'une variante *-umsna-* à côté de *-umn-*, apparemment sans différence d'emploi. Les deux formes divergent surtout dans l'adaptation latine, car si *-umn-* subsiste tel quel, *-umsn-* aboutit à *-umen(n)-* (1). La correspondance ressort clairement d'exemples tels que *raumsna* : *Ratumenna* — *arcumsnei* : *Arcumenna*. M. Schulze, ZGLE, p. 71, 92 remarque seulement le parallélisme des formations sans fixer le principe de l'alternance. La solution dépend de l'examen des formes latine et étrusque prises indépendamment.

En latin *-menna* présente la même gémination que dans *Porsenna*, *Rasenna* (2). Il repose donc sur lat. \*-*umēna* (comme *Porsēna*), \*-*umīna* (comme *Porsīna*), cfr. Πορσίνας. Il ne reste pas trace directe du groupe *-msn-* où *-s-* a dû s'éliminer assez tôt. Mais la voyelle intercalaire *e*, *i*, atteste, comme dans *Porsēna* < *ḫursna*, *Rasenna* < *rasna*, que *n* était précédé de *s* : autrement il eût abouti à lat. *-mnus*. D'autre part on ne peut concevoir que *-msna* se soit développé sur *-mna* : la production d'un groupe consonantique aussi complexe n'avait même pas pour motif la nécessité d'un son de transition, et d'ailleurs le traitement différent de *-umna* et de *-umsna* en latin suffirait à prouver que les deux suffixes doivent être regardés comme parallèles et indépendants. Or on connaît en étrusque un suffixe *-sna*, qui apparaît par exemple dans *alesnas*, *tarsnei* (CIE, 2816), *remznal* (985), *velzna* (Fabr. 2161), *capśnas* (CIE, 3628), *cupśna*, *luesnas*, etc. Ce *-sna* n'est vraisemblablement qu'une combinaison de *-(e)s-* génitif avec *-na*, qui constitue lui-même « le plus étrusque des suffixes », suivant l'expression de Herbig (3). En dégageant *-sna* dans *-umsna*, on obtient le moyen d'analyser en toutes ses parties ce suffixe complexe. Dans *ratumsna*, seul *rat-* est radical ; à preuve *Rat-ius*, *Rat-inius*. Il pouvait recevoir un

(1) Il est inexact de parler d'un suffixe *-menna* avec SCHULZE, p. 92.

(2) Sur laquelle, v. HERBIG, *Kleinasiat. Etr. Namengleich.* (S. B. Bayer. Akad. 1914, 2), p. 31 sq.

(3) HERBIG, *IF.*, XXVI, p. 369.

suffixe *-um-* qui se montre dans *Rat-um-edius*, où *-um-* est accompagné de *-ed-*; cfr. *Pess-ed-ius* en regard de *pes-na*, *pes-umsna*. Le caractère suffixal de *-um-* apparaît aussi dans *lauxumsnei*, à cause de *lavc-ina*, *lauc-ina*, *lauc-ial*, *Laucinna*. Il est donc évident que *-umsna* se résout en *-um-s-na*. Cet analyse rend compte pareillement de *perc-umsna* (*CIE*, 4163 sq., 1507 sq.), *Pergomsna* 935, comparé par Schulze (p. 74, n. 3) à *Perg-onia* *CIL*, XI, 1750, *Bergonius* *CIL*, IX, 1644. — *ses-umsnei* (Fabr. 2044), cfr. *Sess-ius*, *Sess-idenus*. — *uxumzna* (*CIE*, 639, 912), *ucumzna* (964, 1193) < \**ucu-umsna*, cfr. *uxu* (*CIE*, 2298) et *ucu-sna* (640).

Pour la même raison, *-umna* se décompose en *-um-na*, comme *-umsna* en *-um-s-na*. Le thème *lauc-* (1), attesté par *lauc-ina* (*CIE*, 160), offre les trois procédés de dérivation: 1° \**lauc-um* dans *lauxumes* (*CIE*, 2386); 2° \**lauc-um-na* dans *luxumni*, *laxumni* (3872), *Laucunnia*; 3° \**lauc-um-s-na* dans *lauxumsnei*, *lauxmsnet* (2387). La formation compte comme principaux témoignages: *θurmna* (*turmnas*), *θurmana* (1377 sq.), *felz-umnati* (*CIE*, 1709), *helz-umnatial* (2775), *heiz-umnatial* (1708), cfr. *felsnal*, *felznat*, *helzni* et Schulze 163; — *sehtmnal* (4098), *setmanal* (2777), *setumnei* (1459), cfr. *sehtumial* (4287), *setumi* (3741), *Septumius*, *Septimius* et Schulze, 229; — *rest-umnei*, cfr. *Restio*, *Restianus* (Schulze, 308). Lat. *Clit-umnus*, *Pic-umnus*, *Pil-umnus*, *Tol-umnus*, cfr. *velθur tulumne* à Vei (2), *Vert-umnus* (3), *Vit-umnus*, *Volt-umna*, *Vol-umnus*. Le mot sûrement étrusque *aut-umnus* (4) pourrait peut être se comparer à *autu* (*CIE*, 4250), lat. *Aut-ius*, *Aut-onius*, sans que d'ailleurs la signification première du mot en ressorte. Quant à *aerumna*, *antemna*, *columna*, la provenance étrusque en est au moins douteuse, même si aucune étymologie indo-européenne ne s'impose entièrement.

Entre ce suffixe étrusque et le suffixe indo-européen \**-mno-* qui a formé le participe dit « moyen » (5), on voit qu'il y a simple coïncidence et similitude fortuite. Les deux formations se sont jusqu'à un certain point intriquées en latin, de sorte que rien ne

(1) Pour *lauxumneti* « in regia », voir VETTER, *Glotta*, XIII, 1924, p. 145; SCHULZE, p. 179 et BUONAMICI, *Epigr. etr.*, p. 266.

(2) Cfr. *Not. Sc.*, 1930, p. 327, n. 15 et SCHULZE, *KZ*, LIX, 1932, p. 178.

(3) *Deus Etruriae princeps* (Varr. LL. V, 465). Lat. *verto* n'a rien à voir ici.

(4) Admis justement comme tel dans les dictionnaires de WALDE-HOFMANN et ERNOUT-MEILLET, s. v.

(5) Étudié spécialement dans *BSL*, XXXIV, 1933, p. 5-21.

distingue au premier abord *autumnus* de *alumnus*, et que, pour croire à une parenté réelle, il suffirait de mettre ce parallélisme au crédit d'une complaisante « protindogermanische Schicht ». Qui en aurait la tentation se verrait rappeler que l'étrusque a *-umn-*, mais l'indo-européen *\*-mno-*; que la formation étrusque dérive de *-um + na*, mais l'indo-européenne de *\*-men-*, et que les fonctions diffèrent autant que les formes paraissent se recouvrir.

Composé à l'origine, mais traité en fait comme un suffixe simple, *-umn-* a connu une large extension dans la catégorie des gentilices. Comme élément de formation caractéristique des noms propres, il s'est même implanté dans la finale de noms d'emprunt, tels que *primumne* qui rend gr. Πρίμιμος (1). A ce titre, il appelle la comparaison avec un suffixe *-umn-* qu'on rencontre en groupes assez consistants dans des noms propres préhelléniques (2), mais non plus seulement dans des noms de personne.

Il serait précieux de le constater avec sûreté en étéocrétois, mais l'existence n'en est que présumable dans ....*atarkomn* qui termine une ligne d'une inscription de Praesos (3). On ne peut se prononcer ni sur la valeur de *o*, ni sur le sens ni même sur les limites du mot. Si le *a* appartient au mot précédent, il pourrait s'agir d'un dérivé onomastique tiré du nom divin *Tarhu*, connu dans toute l'Asie-Mineure et dans la Méditerranée orientale. Dans ce cas le *tarkomn* étéocrétois se rapprocherait singulièrement du nom étrusque *tarchumenaia* (CIE, 3235) qui paraît fait d'éléments identiques.

Dans le Grèce préhellénique, continentale et insulaire, des témoignages surtout toponymiques aident à repérer sur une aire étendue les vestiges du suffixe: Αἴσ-υμν-ος, nom d'un Mégarien, οὐδενὸς τὰ ἐξ δόξαν Μεγαρέων δεύτερος (Paus. I, 43, 3), dérivé du radical connu *\*ais-* « dieu » (4); — Κάλυμνα, île près de Cos; Λάρ-υμν-α, villes de Béotie, de Locride, de Carie. Cfr. λωρυμνόν · βαθύτατα, κατώτατα Hes. Le radical figure dans les noms, également pourvus de suffixes caractéristiques, Λάρ-ανδα, Λάρ-ισα etc.;

(1) FIESEL, *Namen des griech. Mythos*, p. 63 sq.

(2) Quelques indications dans cette voie déjà chez KRETSCHMER, *Griech. Spr.* in GERCKE-NORDEN, *Einleit.* p. 74.

(3) Chez CONWAY, *Ann. of the Brit. School at Athens*, X, 1903-4, p. 118. Reproduit par J. FRIEDRICH, *Kleinas. Sprachdenkm.*, p. 147.

(4) Je ne puis donc admettre que *-υμν-* remonte à *\*-ομν-*, selon F. DE SAUSSURE, *Recueil des publ. scient.*, p. 461 et G. DEVOTO, *St. Etr.*, V, 1931, p. 305.

— Λάτ-υμν-ον, montagne de Laconie ou du Bruttium (1); — Δίκ-υμν-α, citadelle de Tirynthe; — Λεπέτ-υμν-ος, héros, époux de Methymna (cf. le suivant) et aussi mont de Lesbos; — Μάθ-υμν-α, Μήθ-υμν-α, épouse de Λεπέτυμνος, et aussi ville au Nord de Lesbos; — *Ord-ymn-us* mont de Lesbos; — Πρόσ-υμν-α, région d'Argolide; — Ῥιθ-υμν-ία, ville de Crète. En outre, on compte quelques mots d'emprunt: προύμνη, et ἀτάλυμος qui désignent le « prunier » et doivent venir d'Asie-Mineure (2); le seul exemple de ἀτάλυμος est chez Nicandre de Colophon, poète du II<sup>e</sup> siècle av. J. C., *Al.*, 108 καί τε σύγ' ἦ καρύης ἀπὸ δάκρυον ἢ ἀταλύμνου ἢ πετέλης.. τήξαις, glossé par τοῦ ἀταλύμνου τοῦ οὕτω λεγομένου φυτοῦ, τοῦ καὶ κοκκυμήλου προσαγορευομένου. La glose λωρυμνόν · βαθύτατα, κατώτατα qui vient d'être citée évoque par le sens comme par le suffixe θέλυμνα « fondement, fondation, base », rebelle à tout rapprochement indo-européen, et qui pourrait avoir, en tant que terme se rapportant à la construction, une origine préhellénique. Mais la netteté du suffixe est troublée par les doublets qu'en donne Hesychius: θέλεμνον · ὄλον ἐκ ριζῶν — ἀθέλιμοι . κακοί — ἀθέλιμον . ἄκοσμον, κακόν (3). Par sa formation, cet -υμν- se compare à étr. -um-, car, comme ce dernier, il est susceptible d'une analyse en -um- n-, appuyée sur l'existence des formes accessoires -αμν- et -ιμν-. Il est clair par exemple que le nom de la plante δίκταμνον, *dictamnium* se tire du mont Dicta en Crète, aux environs duquel elle se trouve habituellement localisée. Non seulement elle venait de Crète et est appelée ἴδιον τῆς Κρήτης φυτόν ou πόα Κρητική (4), mais Virgile la fait venir du mont Ida: *dictamnium genitrix Cretaea carpit ab Ida* (5). Or l'Ida était voisin du Dicta, et quand Aratus, *Phoen.* 33 dit Δίκτω ἐν εὐώδει ὄρεος σχεδὸν Ἰδαίου, il fait allusion à la plante qui embaumait (εὐώδει) le Dicta. L'emploi du suffixe pour marquer l'origine est à retenir. — Une rivière de Crète portait le nom de Σέδ-αμνος (6). — Le surnom d'Apollon Τυριμνας, Τυριμνωσ à Thyateira en Lydie apporte la forme \*-im-n-

(1) Cfr. Schol. ad Theocr. IV, 19.

(2) Προούμνη, προῦμνον sont peut-être à rapprocher de Προυμνησός, ville de la Phrygie septentrionale (St. Byz.; Ptol. V, 2, 24).

(3) Cfr. BOISACQ, s. v.

(4) Theophr. IX, 16; Diosc. III 37; Plin. VIII, 27.

(5) *Aen.* XII, 402.

(6) *GDI*, 5060, l. 30 sq.

du suffixe, ajouté au radical de Τυρός, Τυρ-α(ν)-νος, etc. (1). On pourrait suggérer un rapprochement avec le gentilice étrusque *turmna*, *θωρμνα* (CIE 1377, 2339, 2357, 4270, etc.) avec lequel Schulze met *T(h)orius*, *T(h)oranius* (ZGLE, p. 98).

Par là se trouve élargi jusqu'à l'Asie-Mineure le champ de l'enquête. Les noms proprement asianiques ne fournissent qu'un faible contingent: Ἀρτ-υμν-ησσός, ville lycienne; Ερ-υμνα, Ερ-υμν-αι, localités lycienne ou pamphylo-pisidienne (2). Par contre le hittite a développé l'usage de *-umn-* comme indice d'ethnique: l'adjectif en *-umnas* tiré d'un nom de localité en désigne les habitants. Ainsi *Hattus-umnēs* « les habitants de Hattusas », *Lui-umnās* « le Luite », *Arinn-umnēs*, *Ankula-umnēs*, *Burushand-umnās*, *Ziplant-umnēs*, et les adverbes *pala-umn-ili*, *nēs--umn-ili*, littéralement « à la manière (-ili) des habitants (-umn-) de Pala (resp. Nesas) », c'est-à-dire « en (langue) palaite, nésite » (3). La valeur prégnante de cette formation a rendu possible un adjectif tel que *kuenz-umnās* « de quelle origine », sur un génitif pluriel *\*kuenzan* (4), tout de même que le latin, sur *Arpīnas*, a fait *cuias*. Du fait que le hittite emploie ce suffixe, devra-t-on conclure à une origine indo-européenne? Une réponse négative s'impose quand on relève ce procédé de formation en Cappadoce au XX<sup>e</sup> siècle av. J. C. Les tablettes cappadociennes montrent des noms de personnes en *-uman-*, *-umna* tirés de noms de lieux (5): *Duna* > *Dunumnas* (6);

(1) Τυρίμνας est le dieu national de Thyateira (ὁ προπάτωρ θεὸς Τυρίμνας) mais sert également de surnom à l'Apollon de la même ville (HOFER, *Myth. Lex.*, VII, 1458).

(2) Dans tous ces noms, SUNDWALL, *Nam. der Lyk.*, p. 150-151, voit des composés de *\*mīna*, ce qui est pur arbitraire. Il y joint même Λαρυμνα dont l'analyse a été indiquée ci dessus. Ἀρτ-υμν-ησσός se comparera à Ἀρτης, Ἀρτ-αμών, Ἀρτ-εμώς, Ἀρτ-ιας, etc. (SUNDWALL 76); Ερ-υμνα(ι), aux noms en Ἀρα-, Ἀρι- (*ibid.* 51) qui ont aussi une finale en -υ dont la nature radicale ou suffixale n'est toujours claire. Par contre Ερμεδυμνης, Ἀρμεδυμνης (*ibid.* 74) est exclu de nos listes. Il doit reposer sur un composé *\*Ερμενδυμνης*, dont le second élément est Τυμνης, comme l'indique Sundwall, avec initiale sonorisée par la nasale finale (dissimilée) du premier terme.

(3) Cfr. FORRER, *ZDMG*, NF. I, p. 190; HROZNY, *Spr. der Heth.*, p. 50, n. 2; *Völk. und Spr. des alt. Chatti-Landes*, p. 47; *Code Hittite*, p. 16, n. 5; *J. As.*, 1931, I, p. 317 sq.; GÖTZE, *Madd.*, p. 52 sq.; KRETSCHMER, *Glotta*, XXI, 1932, p. 78 n.

(4) J. FRIEDRICH, *Staatsvertr.*, II, p. 152; Cfr. HROZNY, *OLZ*, 1932, p. 258; SOMMER, *Die Ahhijavá-Urkunden*, p. 265.

(5) GÖTZE, *ZA*. NF. VI, 1931, p. 260 sg.

(6) Cfr. déjà FRIEDRICH, *l. c.* n. 4; HROZNY, *Arch. Orient.*, IV, 1932, p. 117.

*Akaliya-* > *Akaliyuman*; *Ar(a)na-* > *Arnuman*. C'est donc à une langue préhittite que *-umn-* remonte, vraisemblablement au luwi ou au protohatti. Rien n'empêche donc cette dernière série de témoignages de s'agréger aux précédentes pour constituer un ensemble qui n'est plus seulement asianique, égéen ou étrusque, mais tout cela à la fois, et dont les termes se signalent par leur caractère de formations anciennes, et non comme des produits d'importation.

Une chaîne continue de noms relie l'Etrurie au cœur de l'Asie-Mineure comme faisait déjà le suffixe (luwi?) *-assos*, *-ossos*, etc. La valeur distinctive de *-umn-*, qui est d'indiquer la provenance, se reconnaît, sur chaque point de cette vaste aire, dans les noms qui en sont pourvus. S'il apparaît une différence dans l'utilisation, elle ne touche pas au principe de l'emploi. L'étrusque en fait des gentilices; le hittite, des ethniques. Or le gentilice n'est souvent qu'un nom d'origine de la gens et c'est comme des gentilices que ces noms sont employés en cappadocien. Sur le domaine grec, la formation comprend surtout des noms de lieux. Mais on voit par *Αἴσιμνος* qu'elle fournissait aussi des noms personnels. Et d'ailleurs ces noms de lieux semblent eux-mêmes bâtis sur des noms de héros ou de personnages mythiques, ce qui réduit la différence. Il n'y a pas lieu d'attribuer une importance exagérée aux modalités d'emploi, qui ont pu se préciser dans chaque langue. À l'origine des dérivés, il a pu exister soit un nom de personne, soit un nom de lieu. Entre les deux, il est souvent impossible de marquer une limite: la toponomastique et l'onomastique personnelle empruntent leurs éléments au même fonds, et tel nom de lieu provient d'un nom personnel perdu, tandis qu'un nom propre est en réalité tiré d'un nom de lieu, à moins encore que l'un et l'autre ne sortent ensemble d'une appellation dont le sens nous manque. Il serait illusoire, tant que nous ne serons pas mieux documentés et sur la toponymie étrusque et sur la signification des radicaux qui ont été passés en revue, de pousser la comparaison jusqu'à ses dernières limites. Du moins a-t-elle fait ressortir cette constatation importante qu'il faut compter le suffixe *-umn-* parmi les preuves des affinités que l'étrusque montre avec les langues qui ont couvert l'Asie-Mineure et une grande partie du bassin oriental de la Méditerranée.

**E. Benveniste**